

Une histoire possible pour le rêve

Alain Lessard

Number 27, March–April 1987

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20699ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Lessard, A. (1987). Une histoire possible pour le rêve. *Nuit blanche*, (27), 22–23.

UNE HISTOIRE POSSIBLE POUR LE RÊVE

Pascal Quignard



Finaliste du prix Goncourt 1986, Pascal Quignard a récemment effectué une tournée au Québec. Les médias ayant abondamment commenté Le Salon du Wurtemberg, son plus récent roman publié chez Gallimard, Nuit blanche l'a plutôt amené à parler de son travail au comité de lecture de la maison Gallimard, à sa conception de l'écriture, ainsi qu'à sa méthode de travail inscrite au centre du quotidien le plus brut et du rêve à l'état pur.

Ma façon de concilier mon travail de lecteur et le temps pour écrire? Je n'ai pas à concilier parce que, profondément, vraiment, la passion de ma vie, c'est lire... plus qu'écrire. Je lis une dizaine de manuscrits par semaine pour la collection «Blanche». Pour me reposer des romans modernes, je lis des choses anciennes. Ce que j'écris, c'est un peu les romans que je n'arrive pas à trouver dans ce que je lis sans arrêt, ceux que j'ai envie de lire. Mon dernier roman, par exemple, j'ai mis deux ans à l'écrire. Notez que je n'ai pas de bureau où je m'assois à tous les jours, de telle heure à telle heure... Il faut que ça résiste à tous les obstacles et alors, je crois que ça tient. Si l'idée que j'ai, si une scène, si les personnages ne résistent pas à tous les obstacles de la vie (dont le métier), si je ne trouve pas le temps d'écrire, alors autant que ça ne se fasse pas, ce n'était pas important...

Ce que je recherche avant tout dans un livre, c'est un ton de phrases, et qu'il soit différent d'un livre à l'autre. Bref, une nouvelle vie possible à chaque fois. Je ne crois pas au travail quotidien, travail d'écriture s'entend, mais je lis le matin, assez tôt, pour mon plaisir, avant de commencer la journée, je regarde la Seine, et si un appétit, une voracité viennent tout à coup, si ça monte, il faut que je sois disponible. Les gammes, voyez-vous, cela ne consiste pas à écrire tous les jours pour être capable d'y mettre le chant qui visite tout à coup; la lecture, c'est ça la vraie gamme.

Émouvoir n'est pas «moderne»...

Je ne me soucie pas d'être influencé par mon travail de lecteur. Et pour cause. Je

me sens complètement influençable par tout ce qui m'émeut: tous les procédés, les scènes qui renouvellent ceux que je trouve un peu usés. Je trouve, par exemple, dans les littératures chinoise et japonaise des choses magnifiques. Et je me saisis de tout ce que je vois, de tout ce que je lis.

Je n'en fais pas un devoir pour autrui, mais le fait d'être singulier, d'être original, ne me préoccupe pas du tout. Le fait d'émouvoir et de donner à émouvoir, si je peux, par ce qui m'émeut, ça oui, cela m'intéresse.

Lire, c'est mendier un récit possible de sa vie

Il y a une fonction que je recherche dans les livres, dans les romans, qui est de pouvoir se réciter sa vie, de pouvoir faire un trajet d'expériences. Cela fait parfois défaut dans ce que je lis. Raconter une vie, comme ça, c'est comme si il y avait beaucoup d'êtres qui souffraient, qui mendiaient un récit possible de leurs vies. On ne peut pas vivre sans un récit de sa vie; mais, vivre avec un seul récit, c'est terrible, c'est comme le destin, la fatalité, et je ne le supporte pas davantage.

Je me suis donné le droit d'émouvoir, parce que j'ai commencé à écrire très tôt, trop tôt peut-être, en me carapaçant de tas d'influences modernes, mais abstraites et théoriques. J'ai eu un mal fou — parce que je suis lent — à m'extraire de tout ça et je continue, j'ai encore besoin de métamorphoses, j'ai encore besoin de m'extraire, de m'extirper de... Je me suis donné ce droit, car j'avais encore tout un côté sentimental ou affectif en moi, que je ne laissais pas activement passer, qui ne trouvait pas le moyen de se dire. Dans mon dernier roman, un ton de phrases me donne l'impression d'avoir accru ce que je faisais, jusqu'au côté un peu niais ou affectif que j'ai. Je souffre de voir certains de mes amis qui, à 50, 60 ans, sont encore absolument brimés par des soucis théoriques et qui ne s'accordent pas assez d'audaces, encore sous le coup d'interdits qui ont été très forts à Paris — je ne sais pas si cela a été le cas au Québec —, très très forts à Paris durant 15 ans.

Quand l'autobiographie digère mal la vie qu'elle contient

La majorité des manuscrits que je lis sont des textes très autobiographiques, mais où la vie n'a pas fait beaucoup, n'a pas été très digérée. Les auteurs y racontent leur vie, leur échec, mais à l'état assez brut — ça se comprend très bien avec le

chômage qu'il y a en France. Je dis que c'est le chômage ou c'est un besoin de s'exprimer, mais ce que je trouve déroutant, c'est qu'il y a énormément de gens de la fonction publique qui parlent de leur expérience de professeur, de ceci, de cela. Ce qui fait qu'on ne publie pas toujours, c'est que c'est peu singulier, sans souci de style, ou que — j'exagère en disant cela —, c'est souvent proche de la plainte, du besoin d'aveux et de reconnaissance, de la récrimination aussi à l'égard d'une société, — qui à juste titre sans doute — ne les contente pas.

Le roman et les résidus de l'expérience humaine

Ce qui me passionne dans les romans, c'est cette possibilité de rattraper tout ce qui tombe des autres genres. Agripper du réel et le restituer, ça c'est un bonheur. Ce n'est pas la vraisemblance que je cherche, ce n'est pas psychologique, c'est plutôt un faire-vrai: qu'il y ait du réel derrière le langage et qu'il rejaillisse, que quelque chose de la richesse du monde soit agrippé et redonné à celui qui vit, à celui qui lit. Aussi *Le salon du Wurtemberg* est-il un roman sur le retard vis-à-vis de l'émotion, le rêve du langage, à ce titre, étant que l'émotion soit absolument contiguë à son expression.

Quant à tout ce monde du roman, tout ce rêve, si on se met à l'écrire, on ne sait plus s'il a été écrit ou visuel, mais en essayant de l'exprimer, on raconte une histoire possible pour le rêve; si on fouille beaucoup, on peut en raconter plusieurs. Si le roman est à lui-même une sorte de rêve qui essaye de se déchiffrer de lui-même à travers ses personnages, ses lieux, alors ça donne à l'écriture du roman une sincérité absolue.

La rouerie, l'imposture terrible est que celui qui écrit aimerait pouvoir se lire, mais est condamné à ne jamais pouvoir... Il écrit pour un regard qu'il aimerait pouvoir, un jour, faire sien. Heureusement, il a les livres des autres... ■

Propos recueillis par Alain Lessard

Pascal Quignard a publié, entre autres titres, *Le lecteur* (Gallimard, 1976) *Carus* (Gallimard, 1980) et *Les tablettes de buis d'Apronnia Avitia* (Gallimard, 1984), et *Le salon de Wurtemberg* (Gallimard, 1986)